

DIDEROT, LA TRADUCTION FAITE HOMME

**“Tous les êtres circulent les uns dans les autres...
tout est en flux perpétuel”
Diderot, *Le Rêve de d’Alembert***

**“Her dil, her adam”
(On est homme autant de fois qu’on sait de langues.)
(Proverbe turc)**

En 1973 dans la conclusion de son ouvrage “Écriture et Iconographie” (Paris, Vrin, 1973) François Dagognet insiste sur l’actualité de Diderot et, notamment, sur l’omniprésence du thème de la traduction dans son œuvre. L’auteur concluait par ce jugement programmatique (op. cit. pp. 165 et 166) :

“Esprit dangereux, furtif, mobile, (Diderot) est le théoricien du déplacement et du transcodage, le spécialiste des traductions et des isomorphies (le geste et la parole, le pictural et le commentaire etc...)”

Plus de vingt ans après, cet appel à la recherche n’est encore qu’imparfaitement perçu. Certes, plusieurs interventions du Colloque Diderot (Paris, Aux amateurs de livres, 1985, colloque tenu les 4-11 juillet 1984, voir les pages 381 à 449) et plus récemment Daniel Mercier dans “L’épreuve de la représentation” (Paris, 1995, pages 195 à 208), ont étudié la question de la traduction chez Diderot. Cependant ces travaux restreignent à la seule linguistique ce concept de traduction alors que le jugement de François Dagognet est, à l’évidence, une invitation à une approche plus large et interdisciplinaire de l’acte de traduire.

Notre intervention souhaiterait, dans le sillage de ce jugement liminaire, repérer les caractéristiques de l’attitude traductrice diderotienne. Plus qu’un geste de simple communication informative et technique entre deux langues, la traduction, d’après Diderot, doit mettre en rapport deux mondes sans chercher à réduire l’un à l’autre. La traduction engage donc plus que l’approche linguistique ou pragmatique du langage pour impliquer aussi une éthique, voire une bio-éthique, une esthétique et enfin une didactique. Ce parcours

diderotien, partant de la linguistique pour impliquer les autres champs du savoir et de la pratique humaine, est intéressant dans une réflexion sur les conditions philosophiques et épistémologiques sur lesquelles une philosophie de la traductologie pourrait se fonder. Le message de Diderot semble clair : une traduction est “mauvaise” lorsqu’elle n’engage pas une véritable rencontre généralisée avec l’autre langue, l’autre homme, l’autre culture. La traductologie est, en ce sens, un apprentissage de l’humanisme, “à même” du langage. Diderot ajoutera que la traduction est une école de vie et d’énergie. Il est en ce sens un “poète de l’énergie” pour reprendre le titre d’un livre classique de J. Chouillet, datant de 1984.

I) Diderot critique et praticien de la traduction.

Pour d’évidentes raisons financières, Diderot, dès 1743, s’engage dans la traduction de l’anglais en publiant, en français, “L’histoire de la Grèce” de Temple Sanyan, puis “Le dictionnaire de Médecine” de Robert James et, en 1745, “l’Essai sur le mérite et la vertu” de Shaftesbury. Il aborde la traduction comme problème théorique à plusieurs reprises, notamment, en critiquant la traduction de “l’Essai sur l’homme” (An Essay on Man) de Pope proposé par Silhouette en 1736.

Daniel Mercier (op. cit. p. 196 et 197) montre bien comment Diderot proteste devant les raccourcis et les erreurs de Silhouette. Ce traducteur, parce qu’il est sans style, passe à côté du style de Pope. Une traduction “fidèle” doit avoir elle-même du style. D. Mercier (op. cit. p. 198) précise :

“Les sévères critiques de Diderot ont d’autant plus d’intérêt que Silhouette se présente lui-même dans sa préface comme un traducteur très attaché à la lettre de l’original.”

Diderot reproche à Silhouette d’avoir laissé échapper l’esprit du texte original. Le “bon goût” français a éteint complètement le mouvement de l’original anglais : Diderot, fait comprendre que la traduction fidèle n’est pas la traduction littérale. La fidélité est liée à la liberté du traducteur et à son amour de la vérité et de la vie. Réfléchissant sur sa traduction

de “l’Histoire de la Grèce” de T. Stanyan, Diderot écrit (D. Mercier op. cité, p. 203) :

“Je l’ai lu et relu (le texte anglais) : je me suis rempli de son esprit et j’ai pour ainsi dire fermé son livre lorsque j’ai pris la plume”.

Deux principes semblent guider le bon traducteur selon Diderot :

- a) Respecter l’intégralité du texte
- b) Respecter l’étrangeté originale du texte.

Le texte à traduire est un être vivant dont l’originalité, la sensibilité et l’intensité doivent passer dans le texte traduit, sans s’y perdre. C’est “l’Eloge de Térence”, datant de 1765, qui explicitera cette problématique de la “bonne” traduction¹. Diderot précise (voir “Les œuvres esthétiques” par P. Vernière, Paris, Garnier, 1968, page 66) :

“Il n’y a donc qu’un moyen de rendre fidèlement un auteur, d’une langue étrangère dans la nôtre : c’est d’avoir l’âme bien pénétrée des impressions qu’on a reçues, et de n’être satisfait de sa traduction que quand elle réveillera les mêmes impressions dans l’âme du lecteur.”

Une bonne traduction doit, dans le monde connu du lecteur, faire passer un autre monde. Ce paradoxe de la bonne traduction doit être présent à l’esprit de celui qui veut échapper aux dangers du “mot à mot”. La critique de Diderot contre l’infortuné Silhouette, face à Pope, se comprend mieux : il n’est pas parvenu à faire passer le monde de Pope parce qu’il n’en a pas vécu et compris la totalité, l’intensité et l’originalité². Une bonne traduction est une traduction vivante : le modèle de la traduction doit être biologique et non mécanique. Plusieurs fois dans son œuvre, Diderot utilise l’image du polype pour exprimer cette reproduction vivante du même à partir de soi (cette créature à la fois plante et animal se

¹ Sur ce point voir aussi l’“Éloge de Richardson” (1762) et l’“Essai sur le règne de Claude et de Néron” (1782), rédigé à l’occasion d’une nouvelle édition de Sénèque par Lagrange; se reporter aussi aux interventions de P. France et Y. Sumi du Colloque Diderot de 1984 (voir Bibliographie).

² Dans l’ “Éloge de Térence”, Diderot expose ainsi la déconvenue de celui qui se trouverait devant une mauvaise traduction du poète latin : (éd. cit. pages 64 et 65) : “Eh! qu’est devenue cette harmonie qui me séduisait? Où sont ces figures hardies, par lesquelles l’orateur s’adressait à moi, m’interpellaient, me pressait, me mettait à la gêne?”

reproduit par simple division; voir le “Rêve de d’Alembert”, passim); le traducteur doit laisser passer la vie du texte à traduire dans le texte traduit sans réduire ou abolir pour autant la distance et l’étrangeté entre les deux mondes où les deux textes doivent prendre sens. Cette approche biologique de l’acte de parler et de traduire est très explicite dans cette lettre écrite par Diderot, le 17 mars 1766, à Falconnet :

“L’argument du philosophe n’est qu’un squelette; celui de l’orateur est un animal vivant; c’est une espèce de polype. Divisez-le, et il en naîtra une quantité d’autres animaux. C’est une hydre à cent têtes. Coupez une de ces têtes, les autres continueront de s’agiter, de vivre, de menacer.”

Pour ne pas être réductrice, l’attitude traductrice doit à la fois se soucier de la lettre du texte mais aussi du monde vivant où il a pris d’abord son sens initial, là où il s’est chargé de son intensité, de sa sensibilité et de son énergie. Il faut avoir du style : la traduction est, en ce sens, un passeur de vie qui doit savoir à la fois être “polype” (se séparer du texte original, sans perdre sa vie) mais aussi “abeille” (s’écarter de la ruche natale pour mieux y revenir) : le traducteur ne quitte sa langue vers l’autre langue que pour mieux y revenir, plus inventif et plus vivant. Il lui faut du style : or “le style est l’homme” dit Buffon, un des maîtres de Diderot. On lit dans “Les Pensées sur l’interprétation de la nature”, 1753, Pensée IX, éd. Sociales 1971 p. 44) :

“Tout se réduit à revenir des sens à la réflexion, et de la réflexion aux sens : rentrer en soi et en sortir sans cesse, c’est le travail de l’abeille. On a battu bien du terrain en vain, si on ne rentre pas dans la ruche chargé de cire.”

On trouve une confirmation de cette idée dans le jugement émis par deux commentateurs contemporains (P. Casini et S. Spinski) devant la traduction de Shatesbury par Diderot (cité par D. Mercier op. cit. p. 205) :

“Diderot francise hardiment le style de l’auteur anglais (...) il a donné au public français une image fidèle de la pensée de ce philosophe étranger.”

La bonne traduction fait sienne le monde initial du texte à traduire mais ne renonce pas au monde réel et imaginaire du lecteur. Nous indiquerons plus tard les trois grandes médiations qui vont permettre à Diderot de penser et de dépasser cette éventuelle

contradiction entre le polype et l'abeille. Mais avant de montrer comment Diderot parvient à penser l'identité d'une langue et l'accueil de l'altérité d'une autre langue, il faut opérer un détour philosophique par les conceptions biologiques et épistémologiques de ce philosophe. Cette biologie philosophique de Diderot lui permet d'affirmer que l'identité d'un être vivant n'est pas séparable de l'altérité mais aussi que l'altérité n'est pas l'extériorité : l'acte de traduire ne présuppose-t-il pas à la fois la diversité des idiomes et une affinité profonde entre tous les modes, toutes les formes et toutes les langues. Et si le vivant était lui aussi à la fois continuité et diversité infinies?

II) La vie comme traduction généralisée

Diderot est disciple de Maupertuis et de Buffon³. Il est le premier, en plein siècle des Lumières à prendre la mesure des insuffisances du mécanisme et du newtonisme pour rendre compte de l'organisation et de la complexité du vivant. Diderot, ami des médecins et des savants naturalistes défend des thèses à la fois transformistes, matérialistes et hylozoïstes⁴. “Le Rêve de d'Alembert” et l'article “Animal” de l’“Encyclopédie” résument très bien les conséquences philosophiques de cette philosophie biologique :

- a) il y a continuité entre les différents règnes (minéral, végétal, animal, humain)
- b) il y a une sensibilité dans tout être

On lit dans le “Rêve de d'Alembert” (édition Garnier-Flammarion, p. 39) :

“Tous les êtres circulent les uns dans les autres... Tout est en flux perpétuel. Tout animal est plus ou moins homme; tout minéral est plus ou moins plante; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis dans la nature... Toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins terre; plus ou moins d'un règne ou d'un autre... donc rien n'est de l'essence d'un être

³ Nous indiquons en Bibliographie les ouvrages consacrés à la biologie diderotienne.

⁴ L'hylozoïsme est la doctrine pour laquelle toute matière est vivante et le monde est un être vivant qui participe d'une même âme.

particulier.”

On perçoit mieux ce que peut avoir de réductrice l’approche uniquement linguistique de la traduction selon Diderot. N’y a-t-il pas là une leçon pour toute traductologie? Traduire n’est-ce pas faire passer une langue dans une autre?

Diderot poursuit (ib. p. 93) :

“Le tout change sans cesse”⁵.

Toute traduction réveille la vie dans la langue propre du traducteur. Toute la question est de maintenir de l’ordre dans ce désordre en entretenant une joyeuse conscience de la complexité. Toute traduction devra maintenir cette complexité des mondes vivants (biologique, psychologique, socio-culturel) dans une autre complexité (celle du monde où vit le lecteur et le traducteur), et ce, en les transposant. Mais comment penser cette dialectique de l’identité et de l’altérité? Par l’acte de traduire, justement! (La traduction n’est plus ici le résultat d’une action mais cette action même). En effet pour rendre compte de toute cette complexité de la vie et du monde, tout code précis et toute langue particulière est à la fois disponible mais aussi insuffisant. Cette insuffisance de tout langage renvoie à la limitation de tout être vis à vis de la totalité; la conscience de la faiblesse, de la précarité et de la perfectibilité est contemporaine de cette sensibilité et de cette unité de la vie chez Diderot (cette conscience de la perfectibilité en général le rend proche ici de Rousseau).

Dans un de ses derniers textes, Diderot décrit ainsi cette limitation (“Éléments de physiologie”, éd. Assezat 1875 p. 271) :

“La perfectibilité de l’homme naît de la faiblesse de ses sens dont aucun ne prédomine sur l’organe de la raison. S’il avait le nez du chien, il flairerait toujours; l’œil de l’aigle, il ne cesserait de regarder, l’oreille de la taupe, ce serait un être écoutant. (...) L’espèce humaine n’est donc qu’un amas d’individus plus ou moins contrefaits, plus ou moins malades.”

⁵ Dans l’article “Animal” de l’“Encyclopédie”, Diderot précise : “Les lignes de séparation n’existent pas dans la nature : il y a des êtres qui ne sont ni végétaux, ni minéraux, et qu’on tenterait vainement de rapporter aux autres. (...) La matière la moins organisée ne laisse pas que d’avoir, en vertu de son existence, une infinité de rapports avec toutes les autres parties de l’univers. (...) Les expériences resteront toujours en-deçà et les systèmes iront toujours au-delà.”

À travers le désir de vivre et la conscience de ses propres limites, tout être exprimera à la fois ce désir et son manque (il n'est pas la totalité). Pour cela il se reproduira et lancera sans cesse des signaux de détresse ou d'allégresse. Diderot sera toujours critique vis-à-vis de ceux qui "mimeront" la maturité ou l'assurance de soi.

L'homme vivant pourra faire beaucoup plus : il tentera de traduire ce qu'il commence par ne pas comprendre. Vivre, c'est en ce sens, traduire la conscience de ses manques, grâce à la présence des autres réalités qui nous entourent (autres formes vivantes, autres mots, autres mondes, autres langues, autres cultures, autre sexe, autres hommes). Mais tout homme tentera d'abord de rejeter ou de mépriser tous les mondes qu'il commence par ne pas saisir (origine de l'attitude "raciste" dont Diderot nous préserve radicalement). À la lumière de cette hypothèse notre proverbe turc initial et le jugement liminaire de F. Dagognet prennent tout leur sens. L'homme diderotien s'ouvre à tous les codes pour empêcher tout code, provisoirement hégémonique, de se replier sur soi et d'oublier la bio-diversité des vivants et la multiplicité des signes, reflet elle-même de l'infinie richesse des situations et des impressions. C'est pourquoi l'œuvre de Diderot, sur les plans stylistique et philosophique, multiplie à l'envi les exemples possibles d'isomorphies zététiques et heuristiques dont la traduction linguistique n'est qu'une figure parmi bien d'autres.

Diderot, à partir de ce présupposé biologique, utilise un style d'interlocution qui laissera transparaître cette continuité du vivant dans son texte même (continuité/discontinuité narrative dans "Jacques le Fataliste", par exemple). La traduction devient donc la figure centrale de la communication chez Diderot. Un langage vit et s'enrichit s'il se tourne a priori vers tous les autres codes possibles, voisins ou éloignés : aucune altérité n'est extériorité. Tout vivant communique avec tous les autres vivants. Cet humanisme intégral et vitaliste explique les multiples tentatives d'isomorphies et de traductions qui traversent l'œuvre de Diderot. Dès lors, le principe de traduction s'amplifie et déborde le seul domaine inter et intra-linguistique grâce à ce soubassement vital et énergétique dont nous venons de rendre compte.

III) Identité, Altérité, Complexité chez Diderot

DIDEROT, LA TRADUCTION FAITE HOMME

Diderot souligne donc l'unité du vivant mais aussi l'incroyable diversité des espèces, des langues, des codes et des mondes. En attendant un hypothétique langage commun et universel, il faut traduire! Chacune de ses œuvres développe une isomorphie entre au moins deux langages ou deux codes; ce qui permet de dépasser les limitations propres de chacun des deux. Ainsi la pantomime dans le "Neveu de Rameau" prolonge et subvertit à la fois le langage verbal et les préjugés sociaux de l'Ancien régime déposés dans les mots, en secouant les vieux conformismes idéologiques et sociaux qui l'alourdissent. De même, les "Planches" de l'"Encyclopédie" prolongent, traduisent et synthétisent les articles du texte écrit; ces articles à leur tour indiquent et dépassent à la fois leur limite par un jeu subtil de renvois, qui se traduisent les uns les autres à l'infini (voir l'article "Encyclopédie" de "l'Encyclopédie"). De même, les "Salons" traduisent les tableaux en commentaires; de même le "Paradoxe du comédien" indique comment un texte théâtral se traduit dans le jeu de l'artiste. Faut-il encore évoquer l'engouement de Diderot pour la musique oculaire du Père Castel ou l'analyse de l'aveugle Saunderson qui "voit" avec sa peau?

La traduction transforme les lacunes ou les faiblesses de toute langue en autant d'occasions d'inventivité, en brusques ouvertures vers de nouveaux possibles. La conscience des manques devient créatrice : la traduction oriente la précarité et la faiblesse vers la perfectibilité désormais consciente de soi, en invitant tout homme (lecteur ou traducteur) à se situer dynamiquement dans une série ouverte de totalisations successives, stimulantes et inachevables : les sens, le corps, la langue, la culture, le monde, la vie, l'humanité. La traduction oblige tout code à se décontextualiser pour se recontextualiser dans une nouvelle totalité, plus intense et elle-même perfectible. L'origine biologique de cette envie de traduire (se reproduire et augmenter son énergie et son envie de vivre) s'enrichit d'une éthique humaniste : traduire c'est s'ouvrir à l'altérité pour intensifier son rapport à la vie et aux autres hommes (cf le proverbe turc, mais en exergue). L'apologie de la traduction est la conséquence éthique et épistémologique de la curiosité encyclopédique qui caractérise Diderot et l'Europe des Lumières. La traduction possibilise tout langage et l'ouvre vers des altérités insoupçonnées : le Suédois aveugle de la "Lettre sur les aveugles", en valorisant le toucher, invite tout homme à mieux user de ce sens du toucher. Aucun code et, au-delà,

aucune culture, aucun homme, n'est hors de ce processus de traduction. La traduction est un processus d'humanisation et de dynamisation : elle est accueil a priori de l'altérité (c'est un "antiracisme transcendantal"). L'altérité élargit l'identité du sujet : Diderot développe ainsi plusieurs traductions qui ne seront jamais rejet ou confrontation :

- a) La rencontre avec l'autre sexe (voir les "Lettres à Sophie Volland").
- b) La rencontre avec le vivant et le monde physique (épisode de la statue dans le "Rêve de d'Alembert").
- c) La rencontre avec le dissemblable social ("Le Neveu de Rameau" ou "Jacques le Fataliste").
- d) La rencontre avec l'autre culture ("Supplément au voyage de Bougainville").
- e) La rencontre avec la totalité ouverte du savoir ("l'Encyclopédie").
- f) La traduction de la ville en texte (dans le "Voyage à Langres").

Ces rencontres se croisent et se retrouvent tout au long de l'œuvre diderotienne et libèrent l'identité initiale de l'écrivain ou du lecteur. La traduction devient une forme vivante de la liberté humaine. Le jugement initial de F. Dagognet se confirme et manifeste le souci qu'a Diderot de valoriser la production pour ne jamais céder à l'illusion de la simplicité réductrice et dogmatique ou "sophisme de l'éphémère", comme il le dit lui-même dans le "Rêve de d'Alembert" :

Melle de Lespinasse

"Dans un ordre de choses où il n'y a ni grand ni petit, ni durable ni passager, absolu, garantissez-vous du sophisme de l'éphémère... (Docteur, qu'est-ce que le sophisme de l'éphémère?)

Bordeu

C'est celui d'un être passager qui croit à l'immutabilité des choses."

L'attitude traductrice neutralise, par avance, le repli sur soi de tout être et de tout langage. L'homme trop souvent, par paresse, peur ou ignorance se confine dans un rôle, un code, une stéréotypie sexuelle, une société, une époque, une classe sociale, niant ainsi la richesse du monde, des cultures et de l'humanité.

La traduction humanise continuellement l'homme parce qu'elle l'invite à inquiéter la

conscience immédiate et narcissique de soi ou ce que Diderot appelle “la morgue du rang (social)”. L’attitude traductrice rappelle aux individus l’unité et la totalité de la vie et de l’humanité et dit à tous la richesse de chaque individu vivant.

La traductibilité des langues et des mondes présuppose que l’identité s’enrichit au contact de la diversité et de l’altérité mais à condition de saisir l’esprit de chaque totalité spécifique (on comprend mieux la colère de Diderot devant les mauvaises traductions de Pope par Silhouette!). Cette conscience de la perfectibilité entraînant l’apologie de la traduction, s’incarne dans trois problématiques médiatrices complémentaires. Ces trois problématiques fondent la “vigilance traductologique”, à l’œuvre chez Diderot.

La combinaison de ces trois motifs constituent l’unité de la philosophie diderotienne de la traduction.

1) Le premier de ces motifs traductologiques est esthétique : la “poétique des ruines” est chez Diderot une conséquence de cette traductibilité des mondes, des choses et des hommes. Une ruine est à la fois absorbée par la nature et trace d’une culture passée : elle est un appel à la remémoration des mondes passés et une invitation à traduire et à reconstruire⁶.

2) Le second de ces motifs traductologiques est philosophique : c’est la “théorie diderotienne du génie”. On lit dans l’article “Génie” de l’ “Encyclopédie” :

“L’étendue de l’esprit, la force de l’imagination et l’activité de l’âme voilà le génie.” (...) le génie peint en beau (...) il anime la nature, il colore la pensée. Qu’à la guerre donc et dans le conseil, le génie semblable à la divinité parcourt d’un coup d’œil la multitude des possibles, voit le mieux et l’exécute.”

L’homme de génie est un véritable “acteur traductologique” car il rapproche sans cesse les codes ou les connaissances les plus diverses et les plus éloignées au nom d’une unité humaine et de l’intensité de la vie. F. Dagognet commente ainsi cette problématique (“Écriture et iconographie”, éd. cit. p. 166) :

⁶ Sur la problématique des ruines et de l’Europe chez Diderot nous nous permettons de renvoyer à notre article “Diderot et le regard philosophique sur l’Autre : de l’étrangeté européenne.” paru dans les Actes du Colloque sur l’Image de l’autre en Europe (novembre 1994) parus en 1996, J. P. Jessenne éditeur, Université de Lille III.

“Le génie réconcilie l’unité et la diversité, l’une et l’autre. Il n’est ni assujéti à des procédés ni livré à l’anarchie. Seul il parvient à ressaisir les solidarités entre les moments, les mouvements profonds qui rattachent les segments, les lignes sinueuses de beauté qui enveloppent les paysages et les attitudes, les lieux et les accessoires.”

Le génie possibilise le réel et réalise le possible au nom de la richesse infinie de la vie et de l’imagination : il rassemble ce qui se disperse et se parasite dans le monde (voir “Salon de 1767” dans l’édition de J. Starobinski, Paris, 1991 p. 30-31). Le génie inquiète et préserve l’unité du sens : Il est à la fois la traduction et la perfectibilité en acte.

3) Enfin le dernier motif de la traductologie diderotienne est politique. C’est “l’idée d’Europe des Lumières”. Dans le “Supplément au voyage de Bougainville” Diderot confirme l’importance de cette idée d’Europe dans cette philosophie générale de la traduction. Citons ces lignes du “Supplément au voyage de Bougainville” (édition Garnier-Flammarion pages 151 et 152) :

“À peine eut-il achevé que la foule des habitants disparut : un vaste silence régna dans toute l’étendue de l’île; et l’on n’entendit que le sifflement aigu des vents et le bruit sourd des eaux sur toute la longueur de la côte : on eût dit que l’air et la mer, sensibles à la voix du vieillard se disposaient à lui obéir.

B. Eh bien! qu’en pensez-vous?

A. Ce discours me paraît véhément; mais à travers je ne sais quoi d’abrupt et de sauvage, il me semble retrouver des idées et des tournures européennes.

B. Pensez donc que c’est une traduction du tahitien en espagnol, et de l’espagnol en français. <Le vieillard> s’était rendu, la nuit, chez cet Orou qu’il a interpellé, et dans la case duquel l’usage de la langue espagnole s’était conservé de temps immémorial. Orou avait écrit en espagnol la harangue du vieillard; et Bougainville en avait une copie à la main, tandis que le Tahitien la prononçait.

A. Je ne vois que trop à présent pourquoi Bougainville a supprimé ce fragment; mais ce n’est pas là tout; et ma curiosité pour le reste n’est pas

légère.”

Il est important que ce texte, où un vieillard tahitien s'exprime, nous vienne du tahitien par l'espagnol et de l'espagnol par le français. Le texte du vieillard tahitien est une traduction. Ce fait incarne le principe de “secondarité culturelle” qui caractériserait l'esprit européen selon Rémi Brague⁷. Un Européen est par essence “héritier de”. Diderot parle à dessein des “tournures européennes” du vieillard tahitien. L'Europe diderotienne est un “espace traductologique” de part en part : la diversité des langues y coexiste avec une unité et une concorde des esprits (rôle de la sociabilité philosophique, savante, académique, artistique et encyclopédique au temps de Diderot, d'Alembert, Voltaire et Condorcet).

L'altérité n'est pas extériorité mais au contraire élément constitutif de l'identité pérégrinale européenne. L'étude de l'idée philosophique d'Europe devrait s'intégrer dans tout programme des Écoles de Traduction; les idées de “ruine”, de “génie”, d'“Europe” sont les trois cristallisations de cette philosophie diderotienne de la traduction; ces trois motifs traversent beaucoup de textes différents du philosophe et sont des signes de son attitude traductrice a priori. Ces trois motifs nous invitent à nous souvenir qu'il faut toujours être en train de traduire pour vivre libres.

Conclusion : la didactique diderotienne de la traduction.

Nos analyses sur la traduction chez Diderot convergent vers une question : peut-on apprendre à traduire, si traduire c'est vivre? peut-on apprendre à vivre?

Diderot nous répond partiellement.

En mai 1775, dans un “Plan d'une Université” destiné à Catherine II de Russie, Diderot résume sa philosophie de la traduction et précise les fondements d'un apprentissage de la traduction. On y retrouve les échos des enjeux philosophiques, politiques, éthiques de

⁷ Le principe de “secondarité culturelle” comme caractéristique à la fois de l'idée européenne et de l'idée de traduction est présenté dans notre intervention intitulée “L'Europe comme traduction” lors du Colloque “Europe et traduction” organisé à Arras en 1995 par le professeur Ballard de l'Université d'Artois (Actes à paraître). L'idée d'Europe est contemporaine de l'aspiration humaniste et ne s'ordonne pas autour d'un centre “culturel” ou politique mais présuppose la circulation et la confrontation des cultures dans la quête d'une commune humanité et dans l'affirmation de la rationalité (c'est en ce sens que Husserl parle d'une “humanité européenne”).

Diderot “poète de l’énergie”. Il montre que l’accueil de l’autre langue (par la version et la traduction) doit s’accompagner de l’accueil de soi-même comme autre (par le thème et la composition) : il faut donc apprendre à devenir polype (laisser être les autres langues) et abeille (mieux revenir à sa propre langue) (“Plan d’une Université” mai 1775, éd. Versini, 1995, Collection Bouquins p. 451) :

“Demandez à Dumarsais comment on apprend le grec et le latin; il vous répondra, traduire les bons auteurs.

- Et quoi encore? Traduire, toujours traduire. (...) Cependant quel est le travail de l’esprit en traduisant? C’est de chercher dans la langue qu’on possède les expressions correspondantes à celles de la langue étrangère dont on traduit et qu’on étudie (sic). Et quel est le travail de l’esprit en composant? C’est de chercher dans la langue étrangère qu’on apprend, des expressions correspondantes à celles de la langue qu’on parle et qu’on sait. Or il est évident que dans cette dernière opération, ce n’est pas la langue qu’on sait que l’on apprend. C’est donc celle que l’on ignore”.

Bibliographie

BONNET, Jean-Claude, *Diderot (textes et débats)*, Paris, Le Livre de poche, 1984.

BRAGUE, Rémi, *Europe, la voie romaine*, Paris, Criterion, 1992.

CHAMAYOU, Anne, *L’esprit de la lettre au XVIII^{ème}*, Thèse d’Université (Lille III), novembre 1995) (à paraître).

CHOUILLET, Jacques, *Diderot, poète de l’énergie*, Paris, PUF, 1984.

COLLOQUE INTERNATIONAL DIDEROT, Actes du Colloque des 4 au 11 juillet 1984, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1985.

DAGOGNET, François

Écriture et iconographie, Paris, Vrin 1973.

Pour une théorie générale des formes, Paris, Vrin, 1973.

DIDEROT, Denis

DIDEROT, LA TRADUCTION FAITE HOMME

- Œuvres*, Paris Garnier-Flammarion, 1965 et 1972.
- Œuvres esthétiques*, éditées par P. Vermière, Paris, Garnier, 1968.
- Œuvres complètes*, t. I, II, III et IV, collection Bouquins, Paris, 1994-1996.
- EHRARD, Jean, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^{ème} siècle*, Paris, Albin, Michel, 1963 et 1994.
- MERCIER, Daniel, *L'épreuve de la représentation*, Paris, Belles Lettres, 1995.
- POLULICK, Elisabeth, *La modernité de Diderot dans les œuvres philosophiques*, Paris, Nizet, 1980.
- PROGOGINE, Ilya et Isabelle STENGERS, *La Nouvelle Alliance*, Paris Gallimard, 1979.
- RICKEN, ULRICH, *Grammaire et philosophie au siècle des Lumières*, Paris, PUF, 1978.
- SAINT-AMAND, Pierre, *Diderot, le labyrinthe de la relation*, Paris, Vrin, 1983.
- STAROBINSKI, Jean, *Diderot dans l'espace des peintres*, Paris, Réunion des musées nationaux, 1991.
- VERSINI, Laurent, *Denis Diderot*, Paris, Hachette, 1996.
- WILSON, Arthur, *Diderot*, Paris, Laffont-Ramsay, 1957 (1985).

Source : *L'histoire et les théories de la traduction*, Actes du colloque tenu à l'Université de Genève, les 3, 4 et 5 octobre 1996, Genève, ETI / ASTTI, p. 245-258.